

Quatre petits-fils de la Troisième République

Une nouvelle génération d'écriture

Les quatre auteurs ici réunis, Pierre Michon (1945), Pierre Bergounioux (1949), Jean Rouaud (1952) et François Bon (1953), appartiennent tous à la génération d'écrivains qui a fait son apparition entre 1980 et 1990. Bon, le plus jeune, est le premier à entrer en scène avec *Sortie d'usine*, paru en 1982 aux Editions de Minuit. Bergounioux et Michon débute en 1984 chez Gallimard, l'un avec un roman, *Catherine*, l'autre avec huit récits réunis sous le titre de *Vies minuscules*. Au seuil de la nouvelle décennie, Rouaud se voit décerner le Prix Goncourt 1990 pour son premier roman *Les Champs d'honneur*, publié par Minuit. Depuis la parution de leur premier ouvrage, ces quatre écrivains ont constitué une œuvre dont les dimensions varient mais qui témoigne dans tous les cas d'un projet littéraire cohérent. Si Rouaud a eu immédiatement un succès spectaculaire, les trois autres ont dû attendre plus longtemps la reconnaissance de leur œuvre. Peu connu du grand public, Bergounioux et Bon sont salués par la critique comme des écrivains du tout premier rang. Michon, prosateur hors pair, dont le roman sur un jeune instituteur provincial, *La Grande Beune* (Verdier, 1996), a été accueilli avec beaucoup de chaleur, vient de recevoir (en décembre 1996) pour toute son œuvre le Grand Prix du Roman de la Ville de Paris.

La nouvelle génération d'écriture, celle d'après 1980, a été élevée, on le sait, sous le règne de l'expérimentation formelle instauré par Barthes, avec la série d'interdits dont Robbe-Grillet et Ricardou dans leurs thèses plutôt dogmatiques avaient frappé le 'personnage', 'l'intrigue' et la 'représentation'. Bien que les représentants de cette génération semblent animés par le désir de renouveler le genre quelque peu asphyxié du roman, l'impact de ces interdits est encore bien sensible dans leurs ouvrages.¹

Chez les 'jeunes auteurs de Minuit' que l'on a regroupés sous l'étiquette de 'minimalistes' (Eric Chevillard, Patrick Deville, Jean Echenoz, Christian Gailly, Christian Oster, Jean-Philippe Toussaint), cette influence semble se traduire par le refus de toute profondeur. Dans leurs romans, les événements et les situations sont généralement in-signifiants, les lieux (souvent urbains)

interchangeables, les personnages impassibles et indéterminés. S'il y a lieu de parler d'un retour à l'intrigue, au personnage, et à l'intériorité, ce retour ne s'effectue qu'avec la plus grande réticence et avec beaucoup d'ironie. La virtuosité narrative et stylistique dont ces auteurs font preuve, semble viser à rendre compte d'une 'légèreté insupportable' qui, selon certains critiques, reflète l'extrême individualisation de l'homme actuel, la vacuité idéologique du monde contemporain.²

Une autre contribution au renouveau du roman français

Comme leurs confrères 'minimalistes', les quatre auteurs dont il est question ici, rejettent les expériences formalistes outrancières de l'époque précédente. S'opposant à Flaubert, modèle des Nouveaux Romanciers, Bergounioux affirme que "si l'on n'écrit pas ce qu'on veut, on n'écrit pas non plus de livre sur rien. Ce qu'on exaltait dans les années soixante-dix, à l'enseigne du texte – la valeur intrinsèque de purs jeux formels – est une illusion".³ Dans un entretien sur son deuxième roman, *Des hommes illustres* (1993), Rouaud dit, revendiquant ainsi une filiation, que c'est peut-être grâce au classicisme (relatif) d'un auteur comme Patrick Modiano qu'il a pu se soustraire à la terreur théorique des années soixante-dix: "Modiano a su tenir la barre, alors que le romanesque était suspect, sans lui, je n'aurais peut être pas tenté mon voyage dans le temps".⁴

Mais pas plus que les 'minimalistes', ces auteurs ne peuvent ignorer les tentatives de rupture qui caractérisaient les avant-gardes des années soixante et soixante-dix et revenir tout simplement à une forme pré-moderne, mimétique du récit. Interrogé sur son rapport avec ces avant-gardes, Michon répond: "J'en été nourri. Ils m'ont fait. C'est à dire que je les ai lus avec passion et qu'ils ont été pour moi des exemples douloureux".⁵ Réponse qu'on pourrait également entendre, avec de légères variations, de la bouche de Bergounioux, Bon et Rouaud.

Cependant, si l'on retrouve dans leurs ouvrages également l'héritage des décennies précédentes sous la forme de montages narratifs extrêmement réfléchis, ces quatre auteurs me paraissent se distinguer de leurs confrères 'minimalistes' sur un point essentiel. Ils mettent en scène des personnages non pas impassibles et ironiques mais désirants qui, pour reprendre une formule de Jean-Pierre Richard, s'affrontent passionnément à quelque chose qu'ils n'ont pas encore connu ni maîtrisé: amour, savoir, sauvagerie, his-

* Manet van Montfrans est attachée au département d'Etudes Européennes de l'Université d'Amsterdam.

1. Les œuvres autofictionnelles des anciens représentants du Nouveau Roman (Robbe-Grillet, Sarraute) montrent qu'au début des années quatre-vingt, ces interdits n'étaient plus observés par ceux-là mêmes qui les avaient édictés. Voir pour un tableau d'ensemble des développements dans la littérature française des années 80, Wolfgang Asholt, *Der Französische Roman der Achtziger Jahre*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1994. Outre les auteurs mentionnés dans cet article, Asholt nomme comme représentants de la nouvelle génération, Marie Ndiaye et Leslie Kaplan, qui s'inscrivent dans le courant de la littérature féministe, Michel Rio et Alain Nadaud, auteurs de romans d'initiation à forte composante mythologique et philosophique, et 'l'américaniste' Philippe Djian.

2. Pour un inventaire détaillé des caractéristiques de ce minimalisme, voir Fieke Schoots (1994), "L'écriture 'minimaliste'", in: M. Ammouche-Kremers & H. Hillenaar (éds.), *Jeunes auteurs de Minuit*, (= Coll. CRIN 27), Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 127-144.

3. Pierre Bergounioux (1995), "Pierre Michon et la littérature passée", in: *La Cécité d'Homère*, Strasbourg, Circé, 75.

4. "Jean Rouaud, l'enfant prodige, a survécu au prix Goncourt", in: *L'Événement*, 2 au 8 septembre 1993.

5. Entretien avec Marianne Alphant in: "Rencontre avec Pierre Michon", dossier réalisé par. *L'Œil de la lettre*, Orléans, Librairie des Temps Modernes, 1994, p. 6.

toire.⁶ Ces auteurs font confiance à la fonction de connaissance du roman, c'est-à-dire à sa capacité à déchiffrer, par le biais du langage et le travail de la narration, une partie du réel, fût-elle infime, et semblent vouloir partager avec le lecteur l'émotion que suscite cette découverte.

Ainsi, l'écriture polyphonique de Bon vise une représentation authentique de la réalité multiple de l'univers du travail usinier afin d'en reproduire et faire entendre quelque chose. Pour Bergounioux, la littérature est "l'effort pour essayer de se ressaisir de cette part de nous-mêmes que la connaissance par le général condamne, puisqu'elle est connaissance par le général".⁷ Et Michon affirme qu' "on écrit en ne sachant pas tout à fait de quoi on parle, mais en sachant qu'en le disant de cette façon-là, ça vous émeut considérablement. Et que celui qui va le lire puisqu'il est usager du même langage, va vibrer de la même façon sans savoir pourquoi non plus [...] comme si certaines phrases avaient le don d'enclorre à la fois une extrême force émotionnelle et un mystère total [...]".⁸

Si cette 'positivité' cognitive et affective permet de distinguer ces quatre auteurs des 'minimalistes', elle ne suffit pas pour autant à fonder leur appartenance à une filière commune. Un regard sur leur itinéraire et sur leurs projets littéraires respectifs permettra, cependant, d'élucider quelque peu ce qui sous-tend cette positivité et d'en dégager certains traits communs. Le rapprochement que j'essayerai d'établir ainsi, n'est pas purement spéculatif. Les écrivains n'apprécient généralement pas d'être rassemblés sous une étiquette, on le sait, mais alors que Rouaud, tardivement-entré en scène, occupe une place à part, Bergounioux, Bon et Michon ont souligné à plusieurs reprises leurs affinités réciproques, de même que leur appartenance à une famille d'auteurs dont ils partagent l'esprit. Cette famille a été rassemblée par la maison d'édition Verdier (fondée en 1979), à laquelle ils confient de plus en plus souvent leurs textes. Verdier a un siège social à Paris mais ses racines se trouvent dans le pays des Cathares, à Lagrasse. Cette position excentrique se reflète dans la distance que les 'auteurs Verdier' maintiennent à l'égard du milieu littéraire parisien.⁹

De l'école laïque à Mai 68

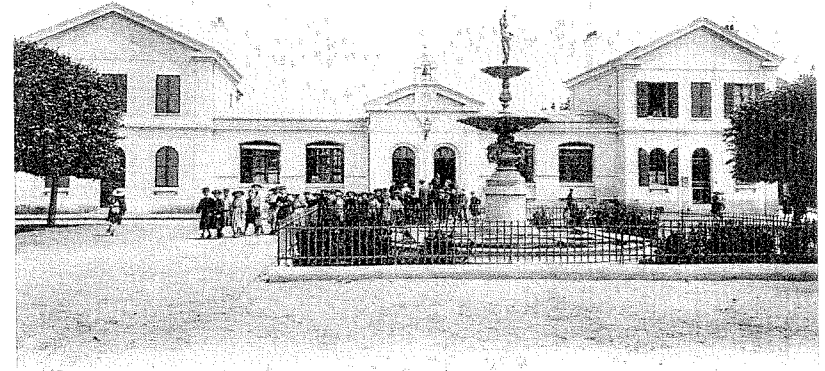
En ce qui concerne nos quatre écrivains, cette distance est un 'don' de naissance: ils sont tous originaires de la province. Bon et Rouaud sont nés dans le

6. Jean-Pierre Richard utilise cette formule dans son étude sur Bergounioux, "La blessure, la splendeur" in: *L'Etat des choses, Etudes sur huit écrivains d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 1990, pp. 107-129.

7. "Un cœur noir", Entretien Pierre Bergounioux/Thierry Bayle, in: *Magazine littéraire* 319, mars 1994, p. 73.

8. Dans l'entretien avec Marianne Alphant, *op. cit.*, p. 5.

9. Dans la collection de littérature française contemporaine de Verdier figurent, outre les écrivains dont il est question ici, entre autres Didier Daeninckx, Pierre Dumayet, Alain Lercher et Jacques Réda. Le catalogue comprend également une part importante de littérature étrangère. Voir pour plus de renseignements sur cette maison: "Carte blanche aux éditions Verdier", in: *Atlantiques* 105, Bordeaux, Centre régional des lettres d'Aquitaine, 1995.



Crédit: M. ESCOFFIER - M. BARGONY

L'Ecole de la Troisième République

pays de la Loire, le premier en Vendée, le second en Loire-Atlantique. Bergounioux a vécu jusqu'à sa dix-septième année à Brive-la-Gaillarde, et Michon a passé son enfance à la campagne, à Mourioux dans l'isolement de la Creuse, pays dépeuplé et déshérité. Provenant tous d'un milieu modeste, ils obtiennent l'accès à la culture par l'école républicaine. Soulignant les bienfaits de cette institution éminemment française, Bergounioux écrit dans une étude sur Michon:

Pendant plus d'un demi-siècle l'école républicaine avec ses programmes nationaux, sa morale sévère, ses idéaux généreux a été le seul ferment d'universalité, de recul, de délivrance dans ces territoires séparés, misérables et toujours patoisants.¹⁰

A propos de cette même institution, Michon exprime avec moins de sérénité, un violent sentiment d'exclusion générateur d'une divinisation de la littérature, thèmes entrelés et fondamentaux de son œuvre:

J'ai l'impression parfois que beaucoup d'écrivains de notre génération, ceux de chez Verdier et d'autres qui sont originaires de trous perdus dans la campagne et en banlieue sont tous dans ce cas: comme des métèques, des immigrés de l'intérieur. On est peut-être les derniers rejets pauvres de l'école laïque: ceux qui apprenaient en classe Racine et Hugo comme une langue étrangère. Cette littérature, nous avons voulu violemment nous l'approprier.¹¹

10. "Pierre Michon et la littérature passée", *op. cit.* p. 78.

11. Rencontre Marianne Alphant/Pierre Michon, *op. cit.* p. 4.

Dans ce contact avec la culture, dans cet accès au symbolique, ce sont les femmes qui jouent le rôle d'intermédiaire. La mère de Bergounioux était bachelière, "chose rare à l'époque, surtout en province" rappelle-t-il dans un entretien récent, celles de Michon et de Bon enseignaient à l'école primaire.¹² De ce point de vue, seul Rouaud fait exception. Ce n'est pas la tante Marie, l'institutrice qui a donné cinquante ans de sa vie à la République et personnage central dans *Les Champs d'honneur*, mais plutôt le père, mort prématurément, représentant de commerce en fournitures scolaires, collectionneur de pierres remarquables et résistant lors de la seconde guerre mondiale qui ouvre le monde de la culture à ses enfants.¹³

Avant de revenir dans leurs ouvrages à ces enfances provinciales, les écrivains connaissent l'intermède des études et du travail dans des lieux non familiers. Bergounioux prépare l'École Normale Supérieure à Limoges et à Bordeaux, passe l'agrégation et un doctorat de lettres et enseigne aujourd'hui comme professeur de français dans la vallée de Chevreuse en banlieue parisienne. Michon et Rouaud font des études de lettres à Clermont-Ferrand et à Nantes pour se lancer ensuite dans ce qui est entré dans l'histoire comme 'le grand refus des soixante-huitards'. Michon avoue dans l'entretien cité ci-dessus que mai 68 a été pour lui "un alibi idéologique en béton pour ne pas entrer dans la vie civile". On reconnaîtra ce Michon des années soixante-dix dans le narrateur des *Vies minuscules*, sans travail ni vie sociale, ravagé par l'impossibilité d'écrire le grand roman auquel il rêve. Rouaud rappelle que, en 1970, on disait à la fac que "pour se désaliéner, il ne fallait pas travailler" et reconnaît avoir trouvé là une réponse toute faite à son inadaptation totale à la vie professionnelle.¹⁴ François Bon fait l'École Supérieure des Arts et Métiers à Bordeaux et à Angers, et passe ensuite quatre années à courir le monde, de l'Allemagne à l'URSS, et de l'URSS à l'Inde, pour installer des machines-outils dans les usines.

Pour deux de ces auteurs, mai 68 ouvre une longue période de militance communiste. Bergounioux se souvient encore aujourd'hui avec chaleur de mai 68,¹⁵ et il passe quinze ans de sa vie au parti communiste. Bon y reste dix ans et en est expulsé après un séjour à Moscou en 1978. Chez les deux auteurs, la fin de la lutte politique coïncide avec leur entrée en littérature. Aujourd'hui, Bon anime des ateliers d'écriture pour des jeunes en stage de réinsertion. De cette expérience est né le récit *C'était toute une vie* (Verdier, 1996).

La forme excessive que revêt la marginalisation chez les uns, l'absorption par la lutte politique et par l'univers du travail chez les autres, me paraît expliquer en partie la détermination avec laquelle ces écrivains ont fini par se

12. "Sans ma mère, sa tendresse et son attention éclairée, ma vie aurait été tout autre. Mon père au contraire est quelqu'un avec qui j'ai disputé la possibilité de mon existence", dit Bergounioux dans un entretien avec Marie-Laure Picot, in: *Le Matricule des Anges* n° 16, Montpellier, 1996, p. 21. Une des figures féminines les plus lumineuses évoquées par Bergounioux est celle de l'institutrice Jeanne dans *Miette* (Gallimard, 1995).

13. Michel Castaing, "Jean Rouaud, le kiosquier sans convoitises", in: *Le Monde*, Dimanche 30 septembre-lundi 1er octobre 1990.

14. *Ibidem*.

15. Dans l'entretien avec Marie-Laure Picot, *op. cit.* p. 19.

jeter à corps perdu dans la littérature. Il est également remarquable que ces longs cheminements dont la similarité étonne, aboutissent, pour chacun d'entre eux, à la volonté de se faire le porte-parole d'un monde perdu ou en voie de disparition.

D'autres territoires romanesques

Bergounioux appartient à une génération qui aura été la dernière à grandir dans un monde rural qui est aujourd'hui à l'agonie, celui d'avant la mainmise industrielle et moderne. Il situe ses romans (il préfère lui-même parler de *récits* ou de *textes narratifs* pour en souligner le caractère (auto)biographique) invariablement dans son pays natal, entre Corrèze, Dordogne et Lot, et y relie l'évocation d'une enfance profondément regrettée à l'exploration de la vie des générations antérieures, une vie absorbée par le travail de la terre et marquée par la tragédie de deux guerres mondiales. Dans une prose précise, minutieuse, parsemée de métaphores rares, de périphrases qui se font écho et rythment la lecture, avec une attention extrêmement détaillée pour les expériences sensorielles, Bergounioux fait revenir d'un livre à l'autre le même je-narrateur, les mêmes personnages, les mêmes paysages. Bergounioux: "Un des moyens de savoir qui l'on est et d'agir avec plus de discernement consiste à se détacher de soi-même et de revenir là où toute chose, en ce qui nous concerne, est définie, c'est-à-dire au commencement".¹⁶ Son sixième roman, *C'était nous* (1989), dont Anita Concas nous propose une analyse, évoque une des étapes de cette quête des origines, qui constitue le fil directeur de l'œuvre bergouniesque.

Si Bergounioux est, comme il le dit, un des derniers représentants du néolithique, François Bon, lui, est l'écrivain de l'ère secondaire, celle de l'industrie traditionnelle, également condamnée à disparaître. Bon se consacre dès *Sortie d'usine* à décrire de l'intérieur l'univers du travail usinier, la vie sociale des sans-grade, exclus ou marginalisés, ceux à qui le système économique et culturel dispute jusqu'à leur dignité, à qui les instruments de l'appropriation symbolique du monde sont refusés. Dans des ouvrages comme *Limite* (1985), *Crime de Buzon* (1986), *Temps-machine* (1993) et *Un fait divers* (1994)¹⁷ Bon continue cette exploration. Dans *L'Enterrement* (1992), il retourne en Vendée, sa région natale, et restitue avec une oreille remarquable les conversations conformistes, stéréotypées, exprimant l'incapacité fondamentale de communiquer d'une communauté villageoise déracinée, enrôlée dans les usines d'une ville voisine. C'est en linguiste des interactions verbales du quotidien que Danièle Torck approche cet ouvrage.

L'œuvre de Michon compte aujourd'hui seize récits répartis sur sept volumes. Qu'ils retracent la vie des paysans de la Creuse, vie enfermée dans une gangue de silence, ou celle de grands artistes, vie occultée par la rumeur

16. *Ibidem*, pp. 20, 21.

17. *Un fait divers* (*Gemengde berichten*) a paru en 1996 aux éditions G.A. van Oorschot, Amsterdam dans une traduction de Marianne Kaas. Basé sur une information du quotidien régional *Ouest-France*, ce roman est situé dans un milieu modeste de la banlieue et a pour sujet la violence, dernier moyen désespéré pour entrer en rapport avec les autres.

des réputations,¹⁸ ces récits à la manière des *Vite* de Vasari, gravitent tous autour de la question de la création artistique. Pourquoi se met-on à écrire, à peindre? Quand, à partir de qui, à partir de quoi? Dans *Vies minuscules*, c'est l'évocation des existences de quelques petites gens illettrés qui permet au je-narrateur, figé dans la posture de l'écrivain sans écrits, de questionner le rapport difficile qui l'unit à ses propres mots. Dans les ouvrages suivants, ce sont des personnages secondaires, ignorants et naïfs, qui s'interrogent avec étonnement et incompréhension sur le labeur des grands artistes qu'ils voient peiner, souffrir et succomber – aux prises avec un projet insaisissable, en proie au doute, au désespoir.

Situés dans une zone entre biographie, autobiographie et roman, ces récits traduisent l'expérience cruciale de l'écrivain Michon. Leurré par le mirage de la littérature, Michon, "pauvre rejeton de l'école républicaine", est resté longtemps convaincu qu'elle était complètement hors de sa portée et de ses possibilités. Lorsque, finalement, il réussit son entrée en littérature, il ressent celle-ci comme une délivrance extrême, un don de la Grâce. Si salut il y a, pour Michon, il se situe dans l'art, bien qu'il soit conscient de la nature artificielle et ambiguë de ce salut. Exaltation de la création d'une part, ironie et auto-dérision d'autre part: cette tension est, selon Rokus Hofstede, constitutive de l'œuvre michonesque en son entier. Le lecteur de Michon ne peut échapper à l'emprise du style de cet écrivain qui fait 'apparaître' ses personnages, qui donne à sentir, avec concision et intensité, la puissance physique d'un lieu, d'un paysage.

Jean Rouaud évoque, lui aussi, des vies minuscules, celles d'humbles habitants d'un petit village coincé entre la Bretagne et la Vendée. Comme Bergounioux, il explore, en gardien de la mémoire familiale, l'univers des siens. Son grand-père était le héros des *Champs d'honneur*, son père celui des *Hommes illustres*. Dans *Le Monde à peu près*, l'auteur-narrateur retrace sa propre adolescence, dominée par la perte du père qui, mort à 41 ans, a laissé dans le cœur et la mémoire de son fils une blessure inguérissable. L'exploration généalogique de ce continent familial nous rappelle que les histoires individuelles sont inévitablement appelées à croiser l'Histoire, celle qui s'écrit avec une grande hache comme le disait Georges Perec.

Rouaud nous ramène dans le premier roman jusqu'à la Grande Guerre et à la boue des tranchées, dans le deuxième à la seconde guerre mondiale vécue par le père dans les maquis de la Résistance, et dans le troisième à la révolte étudiante post-soixante-huitarde. L'auteur dresse en même temps un tableau de la vieille France, celle d'avant le passage des bulldozers du remembrement dont les effets dévastateurs rappellent les ravages de la guerre. Pour Rouaud, dont le prénom renvoie à celui du disciple préféré, l'Évangéliste, celui qui témoigne et décrit, l'incroyable disparition du père serait à l'origine du désir d'écriture. Écriture dont Sophie Bertho dégage l'allure sinieuse et minutieuse, et qu'elle interprète tout à la fois comme un exorcisme – du deuil et de la mort – et comme le travail de reconstitution d'une identité.

18. Van Gogh dans *Vie de Joseph Roulin* (1988), Watteau, Goya et Piero della Francesca dans *Maîtres et serviteurs* (1990), Rimbaud dans *Rimbaud le fils*, 1991.

A expérience neuve, forme nouvelle

"Toute littérature authentique", écrit Bergounioux à propos de Michon, "procède d'une expérience neuve et d'une forme qui lui soit assortie, donc pareillement neuve, conquise sur la prégnance des formes antérieures".¹⁹ Non seulement Bergounioux et Michon, mais encore Bon et Rouaud, me paraissent satisfaire d'une manière heureuse et bien équilibrée à ces deux critères. Leurs œuvres traduisent des expériences neuves: elles se situent dans un univers périphérique en mutation, celui de la province et du travail, qui, jusqu'à eux, peut-être sous la pression de l'intellectualisme parisien de l'après-guerre, s'était soustrait à l'écriture. Par là, ils nous ouvrent des territoires inconnus et renouent avec la grande tradition romanesque et populaire du XIXe siècle. En même temps, ces écrivains accordent beaucoup d'attention à la recherche formelle qui s'affirme chez eux comme question, comme tâtonnement en vue d'un monde à découvrir, d'un sens à définir. Cette recherche formelle n'oublie cependant jamais son sujet pour virer vers l'abstraction. L'ensemble des articles réunis dans ce dossier montre que, s'il y a lieu de parler d'un renouveau de la littérature française, on ne saurait le faire sans mentionner l'œuvre de ces quatre auteurs.

Hierbij ingesloten vindt U een acceptgirokaart. Zou U het verschuldigde bedrag f 45,00 of f 37,50 over willen maken op gironummer 126695 t.n.v. de penningmeester van de Vereniging ter Bevordering van de Studie van het Frans te Bunnik. Instellingen en buitenlandse leden wordt verzocht de factuur af te wachten.

19. Dans "Pierre Michon et la littérature passée", *op. cit.* p. 85.